



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE MODERNE ET  
CONTEMPORAINE (ED 0188)

Laboratoire de recherche : Centre Roland Mousnier

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Histoire moderne

Présentée et soutenue par :

**Lana MARTYSHEVA**

le 23 mars 2018

**Le pari de l'Hérétique. Les prélats royalistes  
et la légitimation d'Henri IV**

**Sous la direction de :**

M. Denis Crouzet      Professeur, Université Paris-Sorbonne

**Membres du jury :**

M. Laurent Bourquin      Professeur, Université du Maine  
M. Nicolas Le Roux      Professeur, Université Paris XIII  
M. Guy Le Thiec      Professeur, Aix-Marseille Université  
M. Pavel Ouvarov      Professeur, Académie des sciences de Russie,  
Institut d'histoire universelle  
Mme Ludmila Pimenova      Professeur, Université d'État Lomonossov de  
Moscou  
Mme Penny Roberts      Professeur, University of Warwick

Au point de départ de cette recherche, qui interroge la monarchie française à un moment de crise, se trouve un paradoxe apparent : le soutien accordé par un groupe de prélats à Henri IV, alors hérétique et relaps aux yeux de l'Église catholique. Cette prise de position hors norme est ici considérée comme un pari politique, car cette notion permet de restituer l'inconnu que représentait un choix fait dans un climat de désarroi – loin de toute téléologie. Il s'agit alors de retrouver les incertitudes du temps d'une crise politique grave, et cette prise en compte possède une large potentialité heuristique. Une telle approche vise ainsi à changer de perspective : éviter le tracé préféré de l'historiographie, qui tend au contraire à se focaliser sur la pacification et la sortie des guerres de Religion à partir de l'édit de Nantes. L'enjeu est donc de décaler le regard sur l'institution monarchique, en privilégiant les années 1589-1595, qui permettent de se pencher sur une « logique de l'imprévisible », pour reprendre le terme de Pierre Chaunu<sup>1</sup>.

Dans le même mouvement, cette étude souhaite contourner la version navarro-centrée de la reconquête du royaume<sup>2</sup>. Ses protagonistes sont des acteurs qui possèdent une dignité et qui jouent un rôle politique important, mais qui sont des acteurs « périphériques » par rapport à la figure centrale d'Henri IV, ou même à celle du duc de Mayenne ou de Sully. Leur présence dans l'entourage du souverain pendant les premières années du règne était pourtant essentielle, car elle devait d'abord montrer aux sujets, très majoritairement catholiques, que le roi protestant n'était pas hostile à leur religion, et ensuite servir de garantie de la sincérité de sa conversion. Ils apportèrent à Henri IV une caution pastorale, dogmatique et cérémoniale d'autant plus nécessaire que la Faculté de théologie de Paris refusait de le reconnaître. Le groupe inclut deux cardinaux, Charles de Bourbon et Philippe de Lenoncourt, et plusieurs évêques : Renaud de Beaune, Philippe Crespin du Bec, Nicolas de Thou, Claude d'Angennes de Rambouillet, Nicolas Fumée, Charles Miron et Henri d'Escoubleau de Sourdis. Enfin, René de Daillon et Jacques Davy du Perron, deux évêques nommés par décision royale, mais qui n'avaient pas encore reçu la confirmation pontificale, font également partie de cet ensemble. Ces prélats qui ont fait rapidement allégeance à Henri IV ne doivent évidemment pas être isolés dans l'analyse : ils constituent le noyau d'un cercle plus

---

<sup>1</sup> Pierre Chaunu, *Christophe Colomb ou la logique de l'imprévisible*, Paris, F. Bourin, 1993.

<sup>2</sup> Ainsi, les titres des analyses, qui s'ouvrent très souvent par « Henri IV et » sont révélateurs de la prégnance de cette perspective.

large de dignitaires ecclésiastiques. Par nécessité pratique, ces prélats sont ici appelés « royalistes », cette appellation ayant l'avantage de mettre l'accent sur l'attachement à la figure royale, et de suggérer la place centrale accordée à la question de la croyance monarchique. L'emploi péjoratif du qualificatif « politique » par les polémistes du XVI<sup>e</sup> siècle ne permet pas de l'utiliser comme catégorie de classement.

Il ne s'agit pas de faire de ces personnages l'objet d'une prosopographie : l'étude vise à appréhender un type de conduite politique, à restituer les ressorts et le langage de l'engagement royaliste. L'éloignement du spectre téléologique permet alors de révéler des acteurs peu connus, ou effacés derrière des catégorisations simplificatrices. Ainsi, Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, généralement désigné comme un intrigant dirigeant le « tiers parti » et complotant contre Henri IV, s'avère être un individu complexe qui cherche à jouer un rôle à part dans les affaires du royaume, correspondant à son double statut de prélat et de prince du sang. Dans l'historiographie, aucun livre postérieur au XIX<sup>e</sup> siècle n'a été consacré à l'un de ces prélats. Leurs noms apparaissent de temps à autre dans des ouvrages sur les guerres de Religion, le plus souvent dans des travaux érudits anciens. Jacques du Perron bénéficie certes d'une attention plus soutenue – ce qui est logique, vu l'importance du personnage et son héritage volumineux. Toutefois, les études qui le concernent restent dispersées – surtout à travers des articles ou des pages qui éclaircissent des questions limitées<sup>3</sup>. Dans leur ensemble, ces prélats apparaissent essentiellement dans la recherche de Benoist Pierre, qui envisage leur engagement comme un épisode dans une histoire longue de la prélature de cour<sup>4</sup>. La présente recherche part, au contraire, du constat d'une situation exceptionnelle, et vise à saisir tous les aspects de l'action menée par ces prélats en tant qu'acteurs politiques pendant un temps court, mais à « haute pression événementielle »<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> Gilles Banderier, « Le roman d'une ascension sociale sous les derniers Valois : les années de jeunesse de Jacques Davy Du Perron (1556-1587) », *Mémoires de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 2001, t. 39, p. 71-121 ; *Id.*, « Du Vair et Du Perron : deux vies parallèles ? », dans *Guillaume du Vair : parlementaire et écrivain (1556-1621)*, colloque d'Aix-en-Provence, 4-6 octobre 2001 ; actes réunis par Bruno Petey-Girard et Alexandre Tarrête, Genève, Droz, 2005, p. 99-108 ; *Le cardinal Jacques Davy du Perron. Mélanges publiés à l'occasion du IV<sup>e</sup> centenaire de sa naissance*, Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'archéologie et d'histoire naturelle de la Manche, t. 64, année 105, Saint-Lô, Jacqueline, 1956.

<sup>4</sup> Benoist Pierre, *La monarchie ecclésiastique. Le clergé de cour en France à l'époque moderne*, Seyssel, Champ Vallon, 2013.

<sup>5</sup> L'expression est de Christian Jouhaud (*Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985, p. 23).

La focalisation sur un groupe restreint est dictée par la volonté d'observer des comportements singuliers et collectifs dans leur complexité : il s'agit d'analyser une certaine vision de l'État et de l'Église gallicane, sans effacer la disparité des traits idiosyncratiques. Cette approche permet de mettre en évidence les dissemblances des hommes qui assistent la monarchie à un temps de crise. En temps de paix, un Claude d'Angennes qui se consacre à l'encadrement pastoral de son diocèse a peu en commun avec un Jacques du Perron qui se lance dans la polémique religieuse avec les protestants. Leur allégeance au roi protestant témoigne pourtant d'un dénominateur commun essentiel : pour miser sur l'abjuration royale, il était nécessaire d'avoir une vision souple et optimiste de la conversion religieuse, qui privilégie la confiance et non la rigueur. C'est cette vision, mûrement réfléchie et étayée par nos personnages, supposant une intégration conciliante des convertis dans la communauté catholique, qui s'imposa en France au début du XVII<sup>e</sup> siècle en tant que modèle dominant, malgré des réticences persistantes. Cette échelle d'analyse permet ainsi de naviguer entre cas particuliers et grandes tendances, en conservant le spectre des nuances de position et d'attitude, et en évitant certains pièges que rencontrent presque nécessairement les synthèses concernant l'ensemble de l'épiscopat : les généralisations peuvent s'avérer illusoire, puisque les sources sont lacunaires. Ainsi, les chiffres sur le positionnement des évêques français au moment de l'avènement d'Henri IV donnés par Frederic J. Baumgartner ne sauraient être exacts, ou même vérifiables<sup>6</sup>. De plus, en divisant tous les prélats en « politiques » et « ligueurs », on perd la différence entre l'engagement actif, qui suppose une réelle prise de risques, et le simple attentisme.

Cette recherche met en lumière un corpus rassemblant des sources méconnues ou délaissées par l'historiographie, telles que des correspondances privées et dépêches provenant des archives, un traité manuscrit particulièrement important sur la puissance des papes de Claude d'Angennes, ou encore des récits des cérémonies de Nicolas de Thou, imprimés et largement diffusés, sans pour autant avoir retenu l'attention des historiens. Il inclut également les ouvrages incontournables d'un Pierre de l'Estoile ou d'un Jacques-Auguste de Thou. Cette disparité est nécessaire pour aborder les différents

---

<sup>6</sup> Frederic J. Baumgartner, *Change and continuity in the French episcopate, The Bishops and The Wars of Religion*, Durham, Duke university press, 1986, ch. IX, p. 157-181 ; *Id.*, « Crisis in the French episcopacy: the bishops and the succession of Henri IV », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1979, 20, p. 276-301.

niveaux, plus au moins visibles, de l'engagement, et ses répercussions sur la vie des personnages. Si les écrits manuscrits ou publiés des prélats royalistes fournissent ainsi des informations essentielles, les bribes de rumeurs anonymes qui nous sont parvenues se révèlent tout aussi précieuses. Les productions polémiques ont leur part dans ce corpus, mais leur proportion a été mesurée, pour que ces sources, qui dominent en grande partie notre perception de la période, n'éclipsent pas d'autres types de témoignages du passé.

Le croisement de sources hétérogènes vise à révéler la nature et la portée des démarches de ces prélats, qui cherchaient à reconstruire l'équilibre perdu pendant les guerres de Religion par une revalorisation de la figure traditionnelle du roi. La question de la religion royale occupe naturellement une place centrale dans l'analyse. Notre perspective de recherche est distincte de celle adoptée par Michael Wolfe, qui a mesuré l'impact majeur de la conversion d'Henri IV sur les contemporains, tout en rétablissant la trame événementielle<sup>7</sup>. Plutôt que d'analyser comment les Français réagissent à la nouvelle donne, il s'agit ici de retrouver comment un groupe agit pour la remodeler. L'élaboration de la conversion royale par les prélats nous conduit alors à l'étude du jeu des grammaires symboliques vécues et mises au service d'une cause. C'est là que réside l'un des grands enjeux de cette étude. Le travail de légitimation d'Henri IV peut être perçu comme un effort de « recharge sacrale »<sup>8</sup> de la monarchie. L'emploi de ce concept pour caractériser l'action délibérée menée par des prélats permet de résumer en une formule brève et efficace l'essence des efforts individuels et collectifs accumulés pour retrouver, reconstruire et donner à voir la traditionnelle figure du roi très-chrétien, garant de la paix dans son royaume.

En observant ces hommes qui, autour du roi, ont fait le travail de penser le pouvoir royal dans le cadre inédit et éminemment problématique que les circonstances venaient de tracer brusquement, il devient possible de regarder sous un nouvel angle le

---

<sup>7</sup> Michael Wolfe, *The Conversion of Henri IV. Politics, Power, and Religious Belief in Early Modern France*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1993.

<sup>8</sup> La formule est due à la lecture d'Alphonse Dupront : cf. *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, [Paris], Gallimard, 1987. Depuis, les historiens ont souvent utilisé la suggestive notion de « recharge sacrale » dans des contextes différents. A. Tallon a parlé de la nécessité de la « "recharge sacrale" de l'institution monarchique » dans le contexte de crise du gallicanisme royal, après l'échec de Poissy (*Conscience nationale et sentiment religieux en France au XVI<sup>e</sup> siècle. Essai sur la vision gallicane du monde*, Paris, PUF, 2002, p. 125).

fonctionnement et la transformation de la monarchie française. Cette perspective permet de réinterpréter des événements symboliques, grâce au dévoilement des stratégies des acteurs qui y ont agi cérémoniellement. L'événement – l'abjuration royale, le sacre, l'absolution pontificale – prend alors une place centrale dans l'analyse, mais non en tant que noyau d'une histoire événementielle. D'une certaine façon, il s'agit de déconstruire l'idée de fait accompli, de donnée, pour révéler le travail de l'événement, dans ses diverses dimensions. Ma volonté ici est de donner aux cérémonies une part entière dans l'étude de l'histoire politico-religieuse, de dénouer le fil liant l'actualité politique et le travail sur l'expression symbolique du pouvoir royal, qui dépasse la vie de cour<sup>9</sup>.

En constatant le contraste entre d'une part le grand effort publicitaire qui entoure les cérémonies du sacre d'Henri IV et d'autre part la discrétion concernant le déroulement de l'abjuration à Saint-Denis, l'enquête met en évidence l'intérêt à étudier les stratégies de publication des événements symboliques, révélatrices de la conception officielle de la monarchie. Les prélats cherchèrent à préserver le mystère de la conversion royale : dans cette France sortant de la guerre civile, les sujets étaient ainsi appelés à renoncer à percer l'intériorité du roi, et par là à ne pas porter de jugement sur ses possibles motivations. Henri IV accomplit tous les gestes nécessaires pour que sa conversion puisse être considérée comme recevable, mais il s'abstint d'en rendre compte. Cette retenue ne plut pas à tout le monde, comme en témoigne la méfiance du personnage du Manant, dans un *Dialogue* fictif publié au lendemain de l'abjuration d'Henri IV. Le Manant, archétype du ligueur, se plaint du manque de « preuve suffisante » pour croire en la sincérité religieuse du roi<sup>10</sup>. Mais c'était le paradigme adopté et mis en avant par les acteurs de la monarchie, celui de la sérénité et de la distance souhaitées par le roi stoïcien<sup>11</sup>. Les détails du sacre devaient, au contraire, être diffusés : il fallait faire en sorte que le roi en difficulté puisse bénéficier au maximum du prestige de l'ancienne cérémonie. Le visionnage au ralenti d'un moment précis de l'histoire permet de saisir comment, en période de crise, la monarchie ne peut faire appel qu'à l'héritage du passé – à ces « couches [qui] se sont constituées au cours des

---

<sup>9</sup> Sur la cour et la structuration du cérémonial, cf. Fanny Cosandey, *Le rang. Préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien régime*, [Paris], Gallimard, 2016.

<sup>10</sup> François Cromé, *Dialogue d'entre le Maheustre et le Manant*, texte original, avec les variantes de la version royaliste, établi et annoté par Peter M. Ascoli, Genève, Droz, 1977, p. 64.

<sup>11</sup> Cf. Denis Crouzet, Denis Crouzet, « Les fondements idéologiques de la royauté d'Henri IV », *Henri IV, le roi et la reconstruction du royaume*, op. cit.,

siècles, comme les couches géologiques au cours des millénaires », si l'on reprend l'heureuse formulation proposée par Denis Richet pour évoquer les fondements de l'idéologie royale<sup>12</sup>.

L'étude de la contribution des prélats à la légitimation du pouvoir royal lors d'une crise majeure entend démontrer la pertinence qu'il y a à considérer réellement la monarchie comme une œuvre collective. Elle entend appeler l'historiographie à prêter plus d'attention aux divers acteurs qui se rallient à la cause royale et qui travaillent à faire d'une certaine vision de la monarchie la version officielle et dominante. Trop souvent on ne parle que des productions des juristes, d'un Jean Bodin ou d'un François Hotman, quand il est question de légitimité monarchique ou de l'absolutisme. On connaît beaucoup mieux les subtilités et l'évolution des théories sur le pouvoir absolu<sup>13</sup> que celles de la mise en scène du pouvoir royal, étudiée surtout cas par cas ou par type d'événement symbolique. C'est donc en analysant les choix et les stratégies des acteurs qui n'étaient pas au cœur de l'État à proprement parler, mais qui s'avèrent décisifs, que la reconstruction symbolique de la monarchie française est repensée. Cette recherche tente ainsi d'approcher à sa façon la question de la royauté française, en interrogeant sa capacité de mobilisation, en situation de crise, de forces capables de contribuer à la défense du système monarchique à travers les modalités qui appartenaient à leur domaine de compétence.

---

<sup>12</sup> Denis Richet, « La monarchie au travail sur elle-même ? », dans *De la Réforme à la Révolution. Études sur la France moderne*, [Paris], Aubier, 1991, p. 425-450, ici p. 427.

<sup>13</sup> Voir notamment Arlette Jouanna, *Le pouvoir absolu. Naissance de l'imaginaire politique de la royauté*, [Paris], Gallimard, 2013 ; Fanny Cosandey, Robert Descimon, *L'absolutisme en France. Histoire et historiographie*, Paris, Éd. du Seuil, 2002.